L'Oppidum du Castellar de Cadenet

Voyage à travers 2000 ans d'histoire dans le Luberon

Résumé grand public réalisé à partir du parcours interactif
https://cadenet-castellar.nakala.fr/

Site conçu par le Centre Camille Jullian (CNRS / Aix-Marseille Université)

Sommaire

- 1. Une longue histoire de recherche
- 2. Les Dexivates : aux origines du site
- 3. Chronologie et phases d'occupation
- 4. Le phénomène des « têtes coupées »
- 5. Le complexe défensif
- 6. La vie quotidienne, de l'âge du Fer à l'époque romaine
- 7. Des empreintes de pieds et des noms en gallo-grec
- 8. Dexiva : le culte et la religion à l'époque romaine

Ce document a été organisé pour permettre une découverte progressive du site : d'abord le contexte du projet et les habitants du lieu, puis la grande chronologie du site, avant d'explorer en détail les grands thèmes (défense, vie quotidienne, écriture, religion), dans l'ordre où ils éclairent le mieux l'histoire du Castellar.

1. Une longue histoire de recherche

Comment un site oublié pendant des siècles est devenu un chantier archéologique de référence.

Ce chapitre retrace comment l'oppidum du Castellar est passé d'un site oublié à un chantier archéologique reconnu.

Des indices depuis le XVIIe siècle

Le site est repéré très tôt grâce à des découvertes éparses — des stèles funéraires gravées en gallo-grec, des monnaies anciennes — qui intriguent déjà les érudits de l'époque.

Un inventaire scientifique au début des années 2000

Dans le cadre de la Carte archéologique du Vaucluse (consacrée au Luberon et au pays d'Apt, publiée en 2004), puis d'un mémoire universitaire de B. Vève en 2005, le site fait l'objet d'un premier travail de recensement sérieux.

Un tournant décisif en 2004

La propriétaire du terrain le vend à la commune de Cadenet pour un euro symbolique. Ce geste s'avère essentiel : sans lui, aucun grand projet archéologique n'aurait pu voir le jour sur le Castellar.

L'arrivée du Centre Camille Jullian

Ce laboratoire de recherche (unité mixte CNRS / Université Aix-Marseille), avec l'appui du Service régional de l'Archéologie, prend officiellement possession du site et lance les premiers travaux dès 2006.

En résumé : la mise au jour du Castellar est le fruit d'une longue maturation — des découvertes fortuites anciennes jusqu'à une volonté politique locale (la cession du terrain) qui a permis aux chercheurs de s'installer durablement sur le site à partir de 2006-2007.

2. Les Dexivates : aux origines du site

Qui étaient les premiers habitants du plateau, et comment ont-ils pris possession du lieu ?

Un rite fondateur : le feu

Avant toute installation humaine durable, tout indique que le plateau a été volontairement brûlé. Les archéologues ont retrouvé une grande fosse remplie de cendres de chêne vert, sans aucun objet à l'intérieur — signe qu'il ne s'agissait pas d'un simple foyer domestique, mais d'un grand feu contrôlé, daté entre 400 et 210 av. J.-C. Au-delà de son utilité pratique (nettoyer le terrain), ce geste pourrait avoir eu une dimension symbolique : marquer la prise de possession du lieu avant d'y vivre.

Un environnement méditerranéen

L'étude des charbons de bois retrouvés sur place montre un paysage typique du maquis : chênes verts, pins d'Alep, oliviers, vignes... Ce cadre suggère à la fois une exploitation forestière raisonnée et une activité agricole alentour.

Un carrefour stratégique

Le site est idéalement situé au croisement d'anciennes voies de circulation : celle longeant la Durance et celle reliant l'oppidum d'Entremont (près d'Aix-en-Provence) au nord, en passant par la combe de Lourmarin. Cet axe deviendra plus tard la célèbre Via Domitia à l'époque romaine.

Une région qui se peuple en hauteur

Dès la fin du VIe siècle av. J.-C., de nombreux villages fortifiés apparaissent sur les hauteurs du Luberon (Goult, Lourmarin, Pertuis, Cavaillon...). Le Castellar s'inscrit dans ce mouvement général et se développe pleinement au IIIe siècle av. J.-C.

Qui étaient les habitants ? Les Dexivates

C'est un texte de l'écrivain romain Pline l'Ancien qui nous apprend le nom de ce peuple : les Dexivates, une tribu celto-ligure installée au cœur du Luberon. Plusieurs inscriptions retrouvées sur le site mentionnant « Dexiva » confirment que le Castellar était probablement leur centre politique majeur — peut-être même leur capitale. Le nom « Dexivates » viendrait d'un mot gaulois signifiant « les méridionaux » (les gens du sud). Fait notable : des monnaies imitant celles de Marseille grecque, mais avec une légende légèrement modifiée, suggèrent que les Dexivates auraient eu leur propre production monétaire — un privilège rare pour l'époque.

Vers l'époque romaine

L'occupation du site semble se poursuivre sans interruption jusqu'à l'époque romaine, mais le mode de vie change : les habitants du Luberon délaissent progressivement les hauteurs pour s'installer en plaine. Une agglomération se développe ainsi au pied du Castellar (le site de Notre-Dame-des-Anges/les Vérunes), tandis que le Castellar lui-même évoluerait vers une fonction davantage religieuse.

3. Chronologie et phases d'occupation

Une vue d'ensemble des grandes étapes du site, depuis son état naturel jusqu'à son abandon au XXe siècle.

Avant toute occupation (Phase 0)

À l'origine, le plateau n'était pas plat comme aujourd'hui : il présentait une pente marquée, formant une sorte de « cirque » naturel, avec un excellent point de vue sur la vallée de la Durance.

Les débuts, encore flous (Phase 1, fin IVe – IIe siècle av. J.-C.)

Avant toute installation durable, le site semble avoir été volontairement brûlé, peut-être pour le défricher. Puis apparaissent les premières traces d'occupation humaine : quelques murs, des fosses de stockage, mais rien d'organisé ni de fortifié. Des blocs de pierre gravés en gallo-grec retrouvés plus tard pourraient dater de cette époque et avoir eu une valeur religieuse ou symbolique.

Le village se structure et se fortifie (Phase 2, IIe – milieu Ier siècle av. J.-C.)

C'est la première occupation vraiment visible. Un système défensif est mis en place : un fossé, un rempart en pierre renforcé par un talus (l'« agger »), et un chemin de ronde. Des maisons et des espaces de stockage apparaissent. Les habitants importent de la vaisselle et des amphores d'Italie et de la région de Marseille. La phase se termine peut-être par un incendie ou une attaque, dont la cause reste incertaine.

L'influence romaine s'installe (Phases 3 et 4, dès 50 av. J.-C. – IIe siècle ap. J.-C.)

Sans rupture avec la période précédente, le site continue d'être occupé et s'enrichit d'éléments « à la romaine » : tuiles, et surtout des fragments de marbre qui auraient orné un petit édifice. Ce goût pour le marbre — un matériau rare et prestigieux — suggère que les habitants voulaient afficher leur statut en adoptant les codes romains. C'est probablement à cette période que se développe un lieu de culte dédié à la déesse locale Dexiva. Puis, dans la seconde moitié du IIe siècle, le site est peu à peu abandonné, sans violence apparente : les habitants ont eu le temps d'emporter leurs affaires.

Une présence résiduelle (Phase 5, fin IIe – IIIe siècle)

Le site n'est plus vraiment habité, mais quelques traces (vaisselle, incendie localisé) montrent une fréquentation limitée, peut-être liée à la persistance du culte religieux.

Le site devient un champ (Phase 6, après l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne)

Le Castellar est transformé en terrain agricole : la terre est nivelée, des murets et cabanons sont construits. Plus tard, le site est planté de blé puis d'amandiers, avant d'être recouvert par une forêt de chênes.

L'abandon final (Phase 7, XXe siècle)

Le site cesse toute activité agricole et forestière et se transforme en friche boisée, tel qu'on le connaît aujourd'hui. Le site souffre encore aujourd'hui de fouilles clandestines réalisées au détecteur de métaux, un pillage qui abîme les vestiges archéologiques.

4. Le phénomène des « têtes coupées »

L'une des pratiques les plus fascinantes — et macabres — des populations celtes de Provence.

Un témoignage antique glaçant

L'historien grec Diodore de Sicile, au Ier siècle av. J.-C., décrit comment les Celtes coupaient la tête de leurs ennemis vaincus, l'attachaient au cou de leur cheval, puis embaumaient à l'huile de cèdre les crânes des adversaires les plus prestigieux pour les conserver et les exhiber fièrement.

Une pratique bien réelle, confirmée par l'archéologie

Ce récit n'est pas qu'une légende : on retrouve, sur plusieurs sites de Provence (Entremont, la Cloche, Roquepertuse...), de véritables crânes cloués aux portes des fortifications, ainsi que des versions en pierre — des blocs sculptés avec des cavités destinées à recevoir des crânes, ou des visages gravés représentant ces têtes, aux yeux et à la bouche fermés, évoquant la mort.

Les découvertes au Castellar

Le site de Cadenet n'échappe pas à ce phénomène. Trois blocs de pierre y ont été mis au jour à des dates différentes (1956, 1962, puis dans les années 1979-1981) : deux piliers percés de cavités destinées à accueillir des crânes, et un bloc portant un visage humain gravé, de taille quasi réelle, à l'expression sévère et figée. Fait intéressant, ce dernier bloc a été retaillé : sous le visage visible se cache la trace d'une autre tête, plus ancienne — preuve que l'objet a connu plusieurs vies avant sa forme actuelle.

Des parallèles avec d'autres sites celtes

Ces blocs ressemblent fortement à des découvertes faites à Vernègues, Martigues, et surtout à Entremont (près d'Aix-en-Provence), où l'on trouve la même association de piliers à crânes et de têtes gravées, avec un style très similaire (nez triangulaire, menton droit).

Un lieu de culte avant d'être un village ?

Ces éléments faisaient probablement partie d'un espace collectif à ciel ouvert ou sous portique, davantage un lieu de rassemblement communautaire qu'un simple sanctuaire réservé aux dieux — un endroit où l'on célébrait peut-être des ancêtres héroïsés. Certains chercheurs proposent même une hypothèse marquante : ce lieu de culte aurait précédé l'installation de l'habitat, comme cela s'est produit sur d'autres oppida. Autrement dit, les Dexivates se seraient d'abord rassemblés autour d'un site sacré, avant d'y bâtir leur village fortifié.

Un symbole cassé volontairement

Le fait que le bloc à double tête ait été retaillé pour n'en garder qu'une n'est probablement pas un hasard : briser un symbole aussi fort correspond souvent, dans l'histoire, à une période de crise ou de bouleversement politique — un phénomène observé ailleurs, notamment à Entremont.

En définitive, ce chapitre suggère que le Castellar aurait pu être, dès l'origine, un lieu à forte charge symbolique et politique pour les Dexivates — peut-être le berceau sacré à partir duquel s'est ensuite développée leur capitale.

5. Le complexe défensif

Le vestige le plus spectaculaire et le mieux conservé du site : son rempart.

Un rempart, seul témoin visible aujourd'hui

La fortification est la partie la plus impressionnante du Castellar, bien conservée sur environ 1,2 hectare. Elle combine plusieurs éléments : un mur épais (la courtine), un fossé sec creusé devant, un talus intérieur appelé « agger », et les traces d'un chemin de ronde au sommet.

Une défense concentrée là où c'était nécessaire

Les habitants n'ont pas fortifié tout le site : ils ont concentré leurs efforts au nord-est, seul côté facilement accessible en terrain plat. Ailleurs, les pentes abruptes suffisaient à décourager les assaillants — la nature faisait le travail.

Un mur soigneusement construit

La muraille, en pierre calcaire, atteint encore aujourd'hui jusqu'à 3,20 mètres de haut par endroits. Elle repose sur de véritables fondations — un raffinement rare pour l'époque — et ses blocs, taillés avec soin, montrent un vrai savoir-faire technique. Le fameux « donjon » longtemps évoqué par les érudits du XIXe siècle n'en est en réalité pas un : il s'agit simplement d'un angle arrondi du rempart, une forme pensée pour mieux résister aux projectiles.

Une découverte rarissime : l'agger

Le grand talus intérieur (l'agger) est un élément défensif exceptionnel, quasiment jamais observé ailleurs en Provence protohistorique. Il servait à renforcer le mur contre les attaques, empêcher les tunnels ennemis, et permettre aux défenseurs d'accéder rapidement au sommet du rempart. Sa présence au Castellar en ferait un cas unique dans le sud de la France pour cette époque.

Le chemin de ronde, un espace vivant

Le sommet du rempart n'était pas figé : il a été utilisé, détruit par un incendie, reconstruit, puis entretenu jusqu'à l'époque romaine (avec l'usage de mortier de chaux, une pratique rare pour un site protohistorique).

Le fossé, une barrière redoutable

Long d'au moins 140 mètres, le fossé complète le dispositif : avec le talus et le mur, l'ensemble forme une barrière défensive de près de 48 mètres de large — de quoi tenir les assaillants et leurs machines de siège à bonne distance.

Contre qui se défendait-on ?

Le rempart daterait du IIIe-IIe siècle av. J.-C., une période de tensions entre les peuples celto-ligures, Marseille (Massalia) et Rome, qui finit par intervenir militairement et conquérir la région. Pourtant, curieusement, aucune trace de combat violent n'a été retrouvée sur le site : pas d'incendie généralisé, peu d'objets abandonnés. Tout suggère un départ organisé plutôt qu'une destruction brutale.

Une nouvelle fonction sous les Romains

Fait notable : le rempart a continué d'être entretenu à l'époque romaine, alors même que l'habitat s'était déplacé en contrebas (vers les Vérunes). Les chercheurs pensent que le mur aurait alors perdu sa fonction purement militaire pour prendre une valeur plus symbolique — peut-être pour délimiter un espace devenu sacré.

6. La vie quotidienne, de l'âge du Fer à l'époque romaine

Les maisons, l'artisanat, et surtout ce que mangeaient et buvaient les habitants du Castellar.

Des maisons en pierre et en terre

Les habitations étaient construites soit entièrement en pierre calcaire locale, soit avec un soubassement en pierre surmonté de murs en briques de terre crue. Les toits étaient plats, comme le veut la tradition méditerranéenne — jusqu'à ce que les Romains introduisent la tuile, à la fin du IIe siècle av. J.-C. Le sol, lui, n'était qu'une simple terre battue.

Un habitat modeste et étonnamment peu dense

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer d'une capitale tribale, l'espace habité à l'intérieur des remparts reste limité, avec beaucoup de place laissée à la circulation ou à des espaces ouverts — peut-être à vocation religieuse ou collective, comme sur d'autres sites similaires de Provence.

Une cuisine bien identifiée : l'espace ESP 26

L'un des lieux les mieux conservés du site est une petite pièce (3,20 m x 2,80 m) équipée d'un four en terre crue intégré au mur — une trouvaille assez originale, puisque le four traverse littéralement la paroi. Datée entre 171 av. J.-C. et l'an 2 ap. J.-C., cette structure a probablement servi à préparer les repas.

Des greniers géants

D'autres bâtiments (ESP 27, zone 20) semblent avoir servi de lieux de stockage : les archéologues y ont retrouvé des fosses destinées à accueillir des dolia, ces immenses jarres en terre cuite pouvant contenir céréales, vin ou huile. Un même bâtiment pouvait en abriter jusqu'à quatre — révélateur d'une gestion collective et organisée des réserves, typique d'un site fortifié servant aussi de refuge.

Se parer et prendre soin de soi

Fibules (agrafes à vêtements), anneaux, perles de verre, fragments de miroirs en bronze : les habitants du Castellar accordaient une réelle attention à leur apparence.

De l'artisanat local

Des traces de tissage, des scories de fer (déchets de forge) et de petites réparations en plomb sur des vases cassés témoignent d'un artisanat domestique actif : on filait la laine, on travaillait le métal, et on réparait ce qu'on pouvait plutôt que de jeter.

Manger et surtout... boire !

La grande majorité des objets retrouvés concerne l'alimentation : vaisselle de cuisson, vaisselle de service, récipients de stockage. Mais ce sont surtout les vases à boire et les amphores (venues de Marseille, d'Italie, puis d'Espagne et de Gaule) qui explosent en nombre à partir de l'époque romaine — un signe que le site accueillait peut-être de plus en plus de visiteurs à consommer sur place, plutôt que de simples habitants au quotidien.

Une évolution qui raconte une histoire

En croisant tous ces indices, les archéologues dessinent une trajectoire claire : le site passe d'une économie domestique classique (préparer, stocker, manger chez soi) à une fonction plus tournée vers l'accueil et la consommation collective — peut-être en lien avec une vocation religieuse croissante, comme si le Castellar était devenu, au fil du temps, un lieu de pèlerinage plutôt qu'un simple village.

Des trésors disparus

Le chapitre se termine sur une note énigmatique : des objets précieux mentionnés par des érudits des XVIIIe et XIXe siècles (une aiguière en argent, un aigle en argent, des bijoux) ont aujourd'hui disparu ou restent difficiles à authentifier — autant de pièces manquantes du puzzle archéologique.

7. Des empreintes de pieds et des noms en gallo-grec

Un mystère archéologique captivant : des pierres gravées d'empreintes de pieds et de noms écrits en alphabet grec, mais dans la langue gauloise.

Des pierres à empreintes de pas

Sept blocs de pierre portant des empreintes de pieds grandeur nature ont été recensés à Cadenet, dont un découvert seulement en 2024, réutilisé dans l'escalier du château ! Ces empreintes, soigneusement encadrées, ressemblent davantage à des semelles qu'à de véritables pieds. Leur fonction reste débattue : stèles funéraires ? marqueurs de territoire ? objets religieux ?

Un nom gravé : Metela

L'un des blocs porte une inscription en gallo-grec — le gaulois écrit avec des lettres grecques, une pratique de la fin de l'âge du Fer — mentionnant le nom « Metela ». S'agit-il du nom d'un défunt, d'une offrande religieuse ? Les spécialistes se divisent depuis plus d'un siècle sans trancher.

Funéraire ou religieux ?

En comparant avec deux stèles similaires trouvées à Cucuron et Saint-Saturnin-lès-Apt, deux pistes se dessinent : soit ces pierres marquaient des tombes, soit elles avaient une valeur religieuse, à l'image d'empreintes de pieds retrouvées dans des sanctuaires méditerranéens, symbolisant le passage d'un fidèle ou une demande de protection divine.

Trois autres noms gaulois gravés dans la pierre

Le site a aussi livré trois autres blocs inscrits en gallo-grec, découverts entre 1916 et 1956 : les fragments de noms OYEB (Veb..., lié à « ambre »), KOMA (Commus) et AΔPETI (signifiant peut-être « l'attaquant »). Avec Metela, ce sont donc quatre noms de personnes, quatre « destins oubliés », gravés il y a plus de 2000 ans.

Une zone funéraire cachée dans les remparts ?

Ces blocs ont tous été retrouvés dans un même secteur, à l'intérieur même de l'enceinte fortifiée — ce qui est étonnant, car à l'âge du Fer, on séparait habituellement les vivants et les morts. Des récits anciens évoquent même la découverte de cendres, de bijoux en argent et d'objets précieux au même endroit, laissant penser à d'anciennes tombes à crémation, plus tard récupérées comme matériaux de construction pour le rempart.

Écrire son nom à la grecque : un signe de prestige

À la fin de l'âge du Fer, l'élite gauloise du sud de la France adoptait l'alphabet grec — appris au contact de Marseille — comme un outil de distinction sociale, aussi bien dans la vie économique que sur les tombes. Cette mode s'inscrit dans un vaste réseau de cités influencées par Marseille, s'étendant de Nîmes jusqu'au territoire marseillais.

Le Castellar, dans l'orbite de Marseille ?

Cette période de forte influence grecque correspond exactement à l'époque où le Castellar se fortifie et connaît son apogée. Tout porte donc à croire que le site faisait bien partie de cette sphère d'influence marseillaise, où les élites locales cherchaient à affirmer leur rang en adoptant les codes culturels prestigieux de la grande cité grecque voisine.

8. Dexiva : le culte et la religion à l'époque romaine

Ce qui a rendu le Castellar célèbre : la déesse locale Dexiva et l'hypothèse d'un sanctuaire romain sur le site.

Un « trésor » découvert au XVIIIe siècle

En 1772-1773, une plaque de marbre gravée en l'honneur de Dexiva est mise au jour, accompagnée de monnaies, de bijoux et d'un petit bouclier miniature décoré. Cette découverte, spectaculaire pour l'époque, alimente le mythe d'un « trésor » caché sur le site. La plaque a connu un parcours mouvementé — encastrée dans un mur d'un château du Var, puis exposée à Marseille — avant d'être conservée aujourd'hui au musée de la Vieille Charité.

Qui est Dexiva ?

Cette déesse n'est connue nulle part ailleurs qu'à Cadenet, à travers quatre inscriptions retrouvées sur ou près du site. Son nom viendrait d'un mot gaulois signifiant « à droite » ou « favorable » — mais les chercheurs y voient plutôt une référence géographique : « au sud », car les Celtes s'orientaient face au soleil levant. Dexiva serait donc littéralement « la déesse du Sud ».

Les Caudellenses, des divinités mystérieuses

Associés à Dexiva sur l'une des inscriptions, les Caudellenses ne sont pas les habitants du lieu (contrairement à une idée reçue), mais probablement des divinités collectives propres à ce site. Précision utile : contrairement à une légende locale, ce nom n'est absolument pas à l'origine du nom actuel de la commune, Cadenet !

L'hypothèse d'un temple

Une des inscriptions mentionne des « sedilia », c'est-à-dire des sièges offerts — probablement pour accueillir des pèlerins venus se recueillir, un peu comme des bancs installés près d'un temple. Des colonnes et un pavement de marbre signalés dès le XVIIIe siècle renforcent cette idée d'un édifice cultuel, même si son emplacement exact reste incertain.

Ce que révèlent les fouilles récentes

Depuis 2006, les archéologues ont retrouvé de nouveaux fragments de marbre et les bases d'une petite construction carrée (EMP21011), datant de l'époque romaine. Ce marbre, matériau rare et prestigieux, aurait pu servir à recouvrir les murs d'un bâtiment — moins pour sa qualité architecturale que pour afficher un certain statut social : posséder du marbre, et le montrer, comptait sans doute autant que la construction elle-même.

Des offrandes qui témoignent d'un culte

Plusieurs indices confirment la vocation religieuse du lieu à cette époque : des monnaies (offrande classique dans les sanctuaires), une hache miniature en bronze (un symbole de protection plutôt qu'une arme), et de petits disques de métal percés, probablement utilisés comme jetons votifs.

On boit plus qu'on ne mange

Autre indice frappant : à cette période, la vaisselle de cuisine se raréfie sur le site, tandis que les objets liés à la boisson (amphores, gobelets) se multiplient — un signe compatible avec un lieu d'accueil pour des visiteurs ou des pèlerins plutôt qu'un simple habitat.

Tout l'oppidum, un espace sacré ?

Le chapitre propose une idée forte : plutôt que de chercher un unique « temple » à localiser précisément, c'est peut-être l'ensemble du site fortifié qui serait devenu sacré à l'époque romaine — le rempart, entretenu alors qu'aucune menace militaire ne le justifiait, aurait alors servi de limite symbolique délimitant un territoire consacré.

Pourquoi ce lieu précisément ?

L'hypothèse la plus séduisante : en installant ce sanctuaire sur l'ancienne capitale des Dexivates, les Romains (ou les élites locales romanisées) auraient cherché à s'ancrer dans un lieu déjà chargé de sens pour la population indigène — un véritable « lieu de mémoire » collectif, permettant de légitimer le nouveau pouvoir en s'appuyant sur le passé.

Document réalisé à partir du contenu du parcours interactif « L'Oppidum du Castellar de Cadenet » (Centre Camille Jullian, CNRS / Aix-Marseille Université — https://cadenet-castellar.nakala.fr/).